



POUR elle

JULIE
GARWOOD

SUR ORDRE
du Roi

AVENTURES & PASSIONS

Julie Garwood

Auteur de best-sellers classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*, Julie Garwood est une auteure incontournable. Elle se lance en 1985 dans la romance historique, en particulier écossaise. Elle écrit également de la romance contemporaine. Ses talents de conteuse lui valent d'être récompensée par de nombreux prix comme le Rita Award avec *Sur ordre du roi*. Elle met au cœur de son œuvre trois valeurs qui lui sont chères : la famille, l'honneur et la loyauté.

Sur ordre du roi

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

- Un ange diabolique
N° 3092
- Un cadeau empoisonné
N° 3219
- Désir rebelle
N° 3286
- La fiancée offerte
N° 3346
- Le secret de Judith
N° 3467
- Un mari féroce
N° 3662
- Le voile et la vertu
N° 3796
- Prince charmant
N° 4087
- Une lady en haillons
N° 4372
- Un ravisseur sans scrupules
N° 4548
- Les frères Clayborne
N° 5505
- Le dernier des Clayborne
N° 5666
- Le maître chanteur
N° 5782
- La splendeur de l'honneur
N° 10613
- Les roses rouges du passé
N° 10788
- La musique des sombres passions
N° 11287

JULIE
GARWOOD

Sur ordre du roi

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Eliane Rizo*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE BRIDE

© Julie Garwood, 1989

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 1991

Prologue

Écosse, 1100

L'heure de la mort avait sonné.

L'épouse d'Alec Kincaid venait enfin d'être conduite à sa dernière demeure, au sommet d'un petit tertre battu par les vents. Le temps était maussade, aussi maussade que les visages des membres du clan réunis pour l'enterrement.

Helena Louise Kincaid, la jeune épouse du puissant seigneur de la contrée, avait été condamnée à reposer hors du cimetière chrétien car elle s'était donné la mort. L'Église interdisait à celui qui avait commis un péché mortel de reposer en terre consacrée. Une âme impure était comme un fruit pourri, pensaient les hauts dignitaires, elle risquait de souiller les âmes vertueuses.

La pluie tombait à grosses gouttes sur le corps de la défunte, enveloppé dans un plaid à carreaux rouges, noirs et violets aux armes des Kincaid. Alec Kincaid tint à le déposer lui-même dans le cercueil de pin, en veillant à ce que personne d'autre n'y touchât.

Le père Murdock se tenait à l'écart. Le vieux prêtre semblait mal à l'aise. On ne disait pas de prières pour celui qui avait choisi le suicide. Et quelle consolation pouvait-il apporter à ceux qui pleuraient Helena ? Personne n'ignorait qu'elle irait

en enfer. L'Église réservait à celui qui attentait à sa propre vie le pire des châtements – il était voué au feu éternel.

Cela n'a pas été facile pour moi. Je me tiens aux côtés du prêtre, dans une attitude de recueillement. Comme toute l'assistance je prie, mais je ne prie pas pour le repos de l'âme d'Helena. Non, je remercie le Seigneur que cette épreuve soit enfin terminée.

Helena a mis un temps interminable à mourir – trois jours d'agonie qui furent pour moi trois longs jours d'attente anxieuse. À présent, quel soulagement ! Je sais qu'elle n'ouvrira plus jamais les yeux et qu'elle a emporté dans la tombe le secret de sa mort.

En retardant l'instant fatal, la jeune épouse de Kincaid a prolongé le supplice moral qu'elle m'infligeait. Nul doute qu'elle l'a fait dans le seul but de porter à son comble mon impatience. Heureusement, une occasion inespérée finit par se présenter et je pus enfin l'aider à rendre l'âme en l'étouffant avec le plaid des Kincaid. Cela ne me prit guère de temps – Helena était trop faible pour opposer la moindre résistance.

Tout se passa pour le mieux. La peur que quelqu'un ne survienne rendait mes mains moites, mais elle me donna aussi le sursaut d'énergie indispensable pour accomplir le geste décisif.

Personne ne me soupçonne ! Oh, comme j'aimerais pourtant me vanter de cette prouesse ! Mais je dois garder le silence et n'ai pas le droit de laisser ma joie éclater sur mon visage.

En ce moment, Alec Kincaid est debout au bord de la fosse. Il a les poings serrés et la tête inclinée. Je me demande s'il est en colère ou bien triste que son épouse soit morte dans le péché. Il est difficile de le savoir car il ne laisse jamais rien percer de ses sentiments.

Mais peu m'importe ce que Kincaid éprouve au fond de son cœur. Il se consolera de cette mort avec le temps. Le temps. J'en ai besoin moi aussi, avant de faire valoir mes droits légitimes.

Le prêtre est soudain secoué d'une quinte de toux. La douleur se peint sur son visage. On dirait qu'il va pleurer. Le voilà qui se ressaisit et se met à branler du chef. Je devine ce qu'il est en train de penser. Cela est écrit en toutes lettres sur son front.

L'épouse de Kincaid les a tous couverts de honte. Mon Dieu, venez à mon secours, retenez-moi d'éclater de rire.

1

Le bruit courut qu'il avait tué sa première épouse.

Le baron déclara sans ambages qu'elle l'avait peut-être mérité. C'était le genre de remarque qu'un père aurait dû s'abstenir de faire devant ses filles, mais elle avait échappé au baron Jamison, qui se rendit aussitôt compte de sa bévue et regretta ces propos peu charitables.

Mais trois de ses quatre filles prenaient très à cœur la rumeur qui circulait sur le compte d'Alec Kincaid et l'opinion de leur père sur un acte aussi ignoble ne fut pas de leur goût. Aussi leur réaction ne se fit-elle guère attendre. Les jumelles, Agnes et Alice, se mirent à hurler et à pleurer en chœur, tandis que Mary, d'un naturel pourtant paisible, faisait rageusement le tour de la longue table du hall où leur père, rouge de honte, était assis, devant une chope de bière. Au bout d'un instant, elle n'y tint plus et explosa, énumérant tous les péchés dont on accusait le chevalier des Highlands, qui était attendu chez le baron dans moins d'une semaine.

L'évocation de ses forfaits plus horribles les uns que les autres eut pour effet de mettre le comble à l'indignation outragée des sœurs dont les lamentations et les vociférations reprirent de plus belle. Au milieu d'un tel tintamarre, il y avait de quoi devenir fou.

Le baron tenta de prendre la défense de l'Écossais. Ne connaissant le chevalier que par ouï-dire, il dut faire appel à toute son imagination pour le dépeindre sous un jour un peu moins noir que celui sous lequel la rumeur publique se plaisait à le présenter.

Mais tous ses efforts furent vains et force lui fut de constater que ses « chers anges » n'étaient nullement impressionnés par ses arguments.

Quand ses filles étaient hors d'elles, comme c'était le cas en ce moment, le baron était impuissant à les calmer. Jusqu'à présent, cela ne l'avait jamais gêné, mais cette fois, il tenait à avoir le dessus car il ne voulait pas avoir l'air ridicule devant ses hôtes, qu'ils fussent écossais ou non, ce qui ne manquerait pas de se produire si ses filles continuaient à lui tenir tête ainsi.

Après avoir avalé sa troisième chope de bière, le baron se sentit ragaillardir et eut un sursaut d'autorité. Il frappa du poing sur la table pour rétablir le silence, puis déclara que tous ces bruits qui faisaient de l'Écossais un assassin n'avaient aucun sens.

Ces propos ne suscitant aucune réaction de la part de l'auditoire, la colère s'empara alors du baron Jamison. À supposer que tous ces ragots s'avèrent, affirma-t-il, il n'en restait pas moins vrai que l'épouse de l'Écossais avait probablement mérité son sort, si cruel fût-il. Cela avait sans doute commencé par une bonne rossée, puis le mari avait dû perdre son sang-froid et les choses avaient dégénéré.

Cette explication parut parfaitement logique au baron Jamison. Ses filles l'écoutèrent dans un silence religieux, cependant les regards incrédules qu'il lut sur leurs visages lui confirmèrent qu'il n'avait pas été entendu. Ces chers anges fixaient sur lui des yeux horrifiés, comme s'il avait eu une

sangsue suspendue au bout du nez. Il comprit alors qu'elles le prenaient pour un fou. Excédé, il alla jusqu'à dire que la malheureuse avait dû manquer de respect à son seigneur et maître un peu trop souvent et crut bon d'ajouter que ses filles feraient bien de tirer la leçon d'une si tragique histoire.

Par ces mots le baron avait voulu inspirer à ses filles la peur de Dieu, ainsi que celle du père. Mais lorsque les jumelles recommencèrent à hurler, il comprit qu'il était loin d'avoir atteint son but. Leurs vociférations lui martelaient la tête. Il se boucha les oreilles pour ne plus les entendre et ferma les yeux pour éviter le regard furibond de Mary. Puis il tourna un visage désespéré vers Herman, son fidèle serviteur, et lui demanda d'aller chercher la plus jeune de ses filles.

Le domestique aux cheveux gris parut soulagé par l'ordre de son maître et hocha plusieurs fois la tête avant de quitter la pièce d'un pas traînant. Le baron crut même l'entendre grommeler dans sa barbe qu'il était grand temps.

Quand, dix minutes plus tard, Jamie entra, on était en plein drame. Le baron Jamison se redressa immédiatement sur son siège et lança à Herman un coup d'œil courroucé, puis il se rasséra. Jamie allait prendre la situation en main.

Le baron Jamison esquisssa un large sourire. Comment arborer un air revêché face à son cher ange ? Elle était si agréable à regarder qu'on en oubliait sur-le-champ tous ses soucis. Jamie avait hérité de la beauté de sa mère. Elle avait de longs cheveux de jais et des yeux violets, et son teint était aussi délicat que son âme. La mère de Jamie avait été la seconde épouse du baron. Elle était entrée dans sa vie alors qu'elle était enceinte de Jamie. Le père de celle-ci était mort au combat, un mois après que le mariage eut été célébré.

Du jour où il l'avait tenue dans ses bras, le baron avait considéré le bébé comme son propre enfant et non comme sa fille adoptive.

Jamie était la plus jeune de ses filles, mais aussi la plus resplendissante. Les jumelles ainsi d'ailleurs que Mary étaient dotées d'un certain type de beauté qui s'impose avec le temps, alors qu'il suffisait d'un regard sur Jamie pour qu'un homme succombe à son charme. Son sourire, prétendait son père, avait la réputation de jeter à ses pieds le cavalier le plus accompli.

Néanmoins, il n'y avait pas la moindre trace de jalousie entre les quatre sœurs. Agnes, Alice et Mary se tournaient instinctivement vers Jamie quand elles avaient besoin d'un conseil. Elles se reposaient sur elle tout autant que leur père.

Du jour où leur mère était morte, Jamie était devenue la véritable maîtresse de maison. Elle en avait toutes les dispositions et le baron, qui aimait l'ordre tout en étant incapable de le faire régner, avait été trop content de se décharger sur elle de toutes ses responsabilités.

Elle ne lui avait jamais causé le moindre souci. C'était une fille comme tous les pères rêvent d'en avoir, raisonnable et d'humeur égale. Elle ne pleurerait jamais – à la différence d'Agnes ou d'Alice – et tenait toujours en bride ses émotions. Les jumelles auraient eu beaucoup à apprendre d'elle. Heureusement, se disait le baron, leur visage agréable était là pour compenser leurs nombreux défauts, bien qu'il plaignît sincèrement les hommes qui auraient à subir leurs jérémiades.

Il s'inquiétait davantage pour Mary, qu'il trouvait égoïste et capricieuse. Elle faisait toujours passer son intérêt avant celui de ses sœurs, et surtout, péché suprême, avant celui de son père. Mais ce n'était pas le seul travers de Mary ; elle avait aussi la détestable habitude de semer le trouble

autour d'elle – elle y prenait d'ailleurs un malin plaisir. Le baron soupçonnait Jamie d'y être pour quelque chose en inculquant à Mary des idées parfois contraires aux bienséances, mais il n'en disait mot, de crainte de se tromper et de perdre les faveurs de sa petite Jamie.

Si le baron avait une préférence marquée pour sa benjamine, il savait néanmoins qu'elle n'était pas parfaite. Elle avait un bouillant caractère, capable, quand elle perdait son sang-froid – ce qui lui arrivait rarement – de flambées de colère qui embrasaient tout sur son passage. Il lui reprochait également de ne pas être toujours aussi docile qu'il l'eût souhaité. Elle avait hérité de sa mère le don, rare et précieux, de savoir soigner son prochain, mais cela ne plaisait guère au baron qui lui avait formellement interdit de le mettre en pratique. Les serviteurs et les serfs n'avaient en effet que trop tendance à la détourner de son premier devoir, qui était de veiller au confort de son père. Il arrivait souvent à la jeune fille d'être tirée du lit en pleine nuit pour panser une blessure ou mettre un bébé au monde. Si les appels nocturnes ne dérangaient guère le baron, qui en général dormait du sommeil du juste, il ne supportait pas qu'on vienne chercher Jamie pendant la journée, en particulier au moment des repas, car cela l'obligeait à attendre, pour dîner, que sa fille ait fini de s'occuper d'un blessé ou d'un malade.

À cette pensée il soupira. C'est alors qu'il se rendit compte que les jumelles avaient cessé de crier. Jamie avait réussi à ramener l'ordre. Le baron Jamison tendit sa chope au maître d'hôtel pour qu'il la remplisse, puis il se carra confortablement dans son siège, bénissant dans son for intérieur les talents de diplomate de sa fille. Grâce à elle, le calme était revenu comme par enchantement.

Dès que Jamie était entrée dans la pièce, Agnes, Alice et Mary s'étaient précipitées vers elle et chacune lui avait présenté sa propre version des faits, si bien qu'il lui était impossible de se faire la moindre idée de ce qui s'était passé.

— Venez vous asseoir à côté de Père, proposait-elle aussitôt. Nous allons essayer d'y voir clair et de venir à bout de ce nouveau problème.

— Hélas, je ne pense pas que, cette fois-ci, nous y puissions grand-chose, objecta Alice.

— C'est de la faute de Père, murmura Agnes. Comme d'habitude... Tout est toujours de sa faute.

Et sur ces mots elle prit un tabouret sous la table et s'assit en lançant un regard noir au baron.

— Cesse donc de me regarder avec ces yeux-là, je n'y suis pour rien, protesta celui-ci. Je n'ai fait qu'obéir aux ordres du roi.

— Je vous en prie, Père, ne prenez pas la mouche, dit Jamie en tapotant la main de son père.

Puis elle se tourna vers Mary, qui lui semblait moins survoltée que les jumelles.

— Peux-tu me raconter ce qui s'est passé ? Agnes, arrête donc de bougonner, sinon je ne pourrai pas entendre les explications de ta sœur.

— C'est à cause de la lettre que le roi Henry a envoyée à notre père, répondit Mary en croisant les mains sur la table. Il a l'air fâché contre lui.

— Fâché ? Tu devrais dire furieux, intervint Alice.

Mary acquiesça d'un hochement de tête avant de poursuivre :

— Père n'a pas envoyé au roi l'argent de la collecte des impôts, dit-elle en regardant le baron avec un froncement de sourcils. Et Sa Majesté a décidé de faire un exemple.

Les jumelles lancèrent au coupable un regard furibond. Jamie laissa échapper un soupir de lassitude.

— Continue, Mary, j'aimerais connaître le fin mot de l'histoire.

— Eh bien, depuis que le roi Henry a épousé cette princesse écossaise... Quel est son nom, Alice ?

— Mathilda.

— C'est ça : Mathilda. Mon Dieu, comment ai-je pu oublier le nom de notre reine ?...

— Ce n'est pas très difficile à comprendre, observa Agnes. Père ne nous a jamais emmenées à la cour et nous n'avons jamais reçu ici le moindre visiteur de marque. Nous menons une existence de recluses.

— La discussion s'égaré, Agnes, s'impatienta Jamie. Revenons à notre sujet. Allons Mary, je t'écoute.

— Eh bien, il semblerait que le roi Henry se soit mis en tête de nous marier toutes à des Écossais, ajouta Mary.

Alice secoua la tête d'un air réprobateur.

— Pas toutes, rectifia-t-elle. Seulement l'une d'entre nous. Ce barbare fera son choix parmi nous trois. Mon Dieu, comme c'est humiliant !

— Humiliant ! Celle qui sera choisie sera vouée à une mort certaine – car si cet homme a été capable de tuer sa première femme, nul doute qu'il tuera la seconde – et tu trouves cela humiliant ?

— Quoi ? articula Jamie, épouvantée par ce qu'elle venait d'apprendre.

— J'ai entendu dire qu'elle s'était donné la mort, s'écria Alice sans prêter attention à la réaction de stupeur de Jamie.

— Père, comment avez-vous pu faire une chose pareille ? lança Mary au baron.

Ce n'était pas une question mais une accusation. Elle avait les poings serrés et son visage s'était empourpré sous l'effet de la rage. On eût dit qu'elle allait se jeter sur son père et le frapper.

— Vous saviez que vous vous attireriez les foudres du roi en ne lui faisant pas parvenir les impôts. Pourquoi n'avez-vous pas pensé aux conséquences ?

— Alice, voudrais-tu baisser le ton ? dit Jamie. Cela ne sert à rien de crier. Père est étourdi – sans doute aura-t-il oublié de remettre l'argent des impôts. N'est-ce pas la stricte vérité, Père ?

— Pour une part, mon ange, répondit le baron sans s'appesantir sur les faits.

— La vérité, c'est qu'il ne reste plus rien de cet argent, grommela Alice. Il a tout dépensé.

Jamie leva la main pour imposer le silence.

— Mary, finis donc tes explications avant que je me mette à hurler à mon tour.

— Tu devrais comprendre, Jamie, qu'il nous est difficile de garder la tête froide face à un tel acte. Je vais malgré tout m'armer de courage et te raconter tout en détail.

Mary marqua une pause. Jamie avait envie de la secouer, tellement elle avait hâte de connaître la suite, mais il était inutile de manifester son impatience avec Mary car celle-ci aimait tenir son auditoire en haleine, quelles que fussent les circonstances.

— Alors ? questionna-t-elle.

— D'après ce que j'ai compris, le barbare des Highlands doit arriver ici la semaine prochaine. Il choisira l'une de nous trois – Agnes, Alice ou moi – pour épouse. Je te rappelle qu'il a tué la précédente. Heureusement pour toi, Jamie, tu n'es pas concernée : la lettre que Sa Majesté a adressée à Père ne mentionne que nos trois noms.

— Je suis sûre qu'il n'a pas tué sa première épouse, intervint Alice. D'après la cuisinière, elle se serait donné la mort, ajouta-t-elle en se signant.

Agnes secoua la tête.

— Pour ma part, je crois qu'elle a bel et bien été assassinée. Si cruel que fût son mari, je la vois

mal encourir la damnation éternelle en attendant à ses jours.

— Et si elle avait été victime d'un accident ? suggéra Alice.

— Les Écossais ont la réputation d'être des gens très adroits, répondit Mary avec un haussement d'épaules.

— Et toi, tu as la réputation d'ajouter foi à n'importe quel ragot qui te vient aux oreilles, rétorqua Jamie avec véhémence. J'aimerais que tu m'expliques, Mary, ce que tu entends par « choisir », demanda-t-elle à sa sœur en s'efforçant de ne pas laisser paraître son effroi.

— Mais choisir sa nouvelle épouse, voyons ! Tu n'as pas écouté ? Figure-toi que nos contrats de mariage sont déjà prêts. Ce monstre n'a plus qu'à désigner l'heureuse élue.

— Nous allons défiler devant lui comme des chevaux à la parade, bougonna Agnes.

— Ah ! j'oubliais, s'écria Mary. D'après Père, le roi d'Écosse, Edgar, serait lui aussi favorable à cette union.

— Qui nous dit que cet homme souhaite réellement ce mariage ? observa Alice. Peut-être ne fait-il qu'exécuter les ordres de son roi...

— Mon Dieu, je n'avais pas pensé à cela ! s'exclama Agnes. S'il ne veut pas de ce mariage, alors il tuera son épouse avant même qu'elle ait franchi le seuil de sa demeure. Cela ne fait aucun doute !

— Agnes, je t'en prie, calme-toi, ne recommence pas à crier, protesta Jamie. Et cesse de te tortiller les cheveux. Mais pour en revenir à la mort de sa première épouse, comment peux-tu être aussi sûre de ce que tu avances ?

— Ce Kincaid est un assassin, Jamie, poursuivit Agnes. Père dit qu'il l'a frappée à mort.

— Je n'ai jamais raconté une chose pareille, protesta le baron. J'ai seulement émis l'hypothèse...

— D'après Emmett, il l'aurait poussée au fond d'un ravin, intervint Mary.

Elle savourait à l'avance la réaction de Jamie en pianotant sur le rebord de la table.

— Emmett n'est qu'un domestique et qui plus est, un domestique paresseux, rétorqua celle-ci. Pourquoi perds-tu ton temps à écouter ses élucubrations ?

Jamie prit une profonde inspiration. La peur commençait à la gagner. Un frisson d'épouvante la parcourut, mais elle jugea préférable de garder ses craintes pour elle.

Ses sœurs fixaient sur elle des yeux pleins d'espoir. Elles s'en remettaient totalement à Jamie, attendant qu'elle trouve une solution à leur problème. Et celle-ci ne voulait surtout pas les décevoir.

— Père, si tu faisais parvenir les impôts au roi maintenant, en en majorant le montant pour le dédommager, peut-être cela arrangerait-il les choses ?

Le baron Jamison secoua la tête d'un air accablé.

— Il faudrait pour cela lever une nouvelle fois l'impôt. Or tu sais aussi bien que moi que les serfs ont du mal à joindre les deux bouts. La récolte d'avoine n'a pas été très bonne, cette année. Il n'est pas question de les pressurer à nouveau.

Jamie cacha sa déception. Elle avait caressé l'espoir qu'il resterait quelque chose de la collecte, mais la réponse de son père confirmait ses craintes : les caisses étaient vides.

— Emmett dit que Père a tout dépensé jusqu'au dernier sou, murmura Mary.

— Emmett n'est qu'un vil fabulateur, trancha Jamie.

— C'est bien vrai, approuva le baron. Il passe son temps à raconter des sornettes.

— Dis-moi, Père, reprit Jamie, pourquoi ne suis-je pas concernée par ce mariage ? Le roi a-t-il oublié que vous aviez quatre filles ?

— Non, non, s'empressa de répondre le baron en replongeant le nez dans sa bière, de peur que la vérité ne se lise sur son visage.

Car le roi Henry n'avait nullement oublié Jamie. Mais le baron Jamison avait profité de ce que le roi avait parlé de « ses filles » pour le prendre au pied de la lettre et faire en sorte d'oublier Jamie. Il ne se sentait en effet pas capable de se passer de son cher ange et de sa tendre sollicitude. Il était fier de lui.

— Sa Majesté n'a mentionné que les filles de Maudie, précisa-t-il.

— Eh bien moi, je ne trouve pas cela logique du tout, observa Agnes entre deux reniflements.

— C'est peut-être parce que Jamie est la plus jeune, suggéra Mary. Comment savoir ce que le roi a en tête..., ajouta-t-elle avec un haussement d'épaules. En tout cas, Jamie, félicite-toi de ne pas être concernée, car si tu étais choisie, tu ne pourrais pas épouser ton Andrew.

— La voilà, la véritable raison ! s'écria Agnes. Le baron Andrew est un homme puissant et apprécié de tous – c'est du moins ce qu'il dit. Il aura joué de son influence auprès du roi. Personne n'ignore qu'il est amoureux de toi, Jamie.

— Ce pourrait être en effet la raison, répliqua celle-ci. Si Andrew est aussi puissant qu'il le prétend...

— Je ne crois pas que notre sœur ait réellement envie d'épouser Andrew, déclara Mary aux jumelles. Ce n'est pas la peine de froncer les sourcils ainsi, Jamie. Pour tout dire, je pense que tu ne l'aimes guère.

— Par contre, Père l'aime beaucoup, lui, dit Agnes.

À ces mots, elle lança un regard peu amène au baron, avant d'ajouter :

— Le fait que Andrew ait promis de vivre ici y est sûrement pour quelque chose, d'ailleurs... Ainsi Père pourra continuer à traiter Jamie comme son esclave...

— Je t'en prie, Agnes, ne recommence pas, l'implora Jamie.

— Et en quoi est-ce un crime de vouloir garder Jamie ici après son mariage ? grommela le baron. Cela me dépasse !

— Il ne vous en faut guère pour vous sentir dépassé, Père, soupira Mary.

— Surveille un peu tes propos, riposta le baron. Je ne te permets pas de me parler sur ce ton.

— Moi, déclara Alice, je la connais la véritable raison, Jamie. Andrew a déjà versé à Père ta dot, et il...

— Que dis-tu là ! s'écria Jamie. Tu fais fausse route : les chevaliers ne versent pas de dot. Père, Andrew ne t'a pas donné d'argent, n'est-ce pas ?

Le baron Jamison remua le fond de son verre sans répondre, comme si ce geste l'empêchait de se concentrer sur autre chose.

Son silence était éloquent.

— Mon Dieu, Alice, murmura Mary, est-ce que tu te rends compte de ce que tu es en train d'insinuer ? Si ce que tu avances est vrai, alors notre père a pratiquement vendu Jamie au baron Andrew !

— Arrête, Mary, tu vas mettre Jamie en colère, intervint le baron Jamison.

— Je n'ai jamais dit qu'il avait vendu Jamie à Andrew, rectifia Alice.

— Si, tu l'as dit, rétorqua Mary.

— Non, j'ai dit que j'avais vu Andrew remettre à Père un sac plein de pièces d'or.

Ces mots résonnèrent douloureusement dans la tête de Jamie, mais elle était décidée à en avoir le

cœur net, quoi qu'il lui en coûtât. Vendue ! Était-ce possible ?

— Père, vous n'avez pas reçu d'argent pour moi, n'est-ce pas ? demanda-t-elle d'une voix où perçait l'inquiétude.

— Bien sûr que non, mon ange.

— Savez-vous, Père, que vous nous appelez vos anges uniquement quand vous avez quelque chose à vous reprocher ? observa Agnes.

— Quant à moi, j'ai bel et bien vu Andrew donner à Père des pièces d'or, insista Alice.

— Je me demande comment tu as pu voir ce qu'il y avait à l'intérieur de ce sac, objecta Mary. L'as-tu vu ou l'as-tu simplement imaginé ?

— À un moment donné, rétorqua Alice, le sac lui a échappé des mains et des pièces sont tombées par terre.

— C'était de l'argent que je lui avais emprunté ! hurla le baron pour capter l'attention de ses filles. Je vous en conjure, cessez de m'accuser d'avoir vendu mon bébé.

Jamie eut un soupir de soulagement.

— Eh bien tu vois, Alice, c'était de l'argent qu'Andrew avait prêté à Père. Je me suis fait du souci pour rien. Revenons maintenant à notre sujet.

— Je crains que là non plus, les apparences ne plaident pas en faveur de Père, avertit Alice.

— Peut-être, rétorqua Jamie, mais ce n'est pas une raison pour lui retourner le couteau dans la plaie. Je suis convaincue que Père se sent assez malheureux comme cela.

Le baron adressa à sa fille un sourire de gratitude.

— Ah, Jamie, mon bon ange ! s'exclama-t-il d'une voix émue, il faudra te cacher quand les Écossais seront là, ajouta-t-il. Autant ne pas tenter le diable.

Le baron ne se serait sans doute pas rendu compte de sa bévue si Alice n'avait pas manifesté son étonnement.

— Les Écossais ? Jusqu'à présent, Père, vous ne nous aviez parlé que de Kincaid. Faut-il comprendre que ce monstre ne vient pas seul ?

— Sans doute se fera-t-il accompagner de sa famille pour assister au mariage, suggéra Agnes.

— Père, j'ai l'impression que vous ne nous dites pas tout, déclara Jamie au baron.

Elle avait beau se concentrer sur le problème de l'heure, elle ne cessait de penser au sac rempli de pièces d'or. Pourquoi diable son père avait-il emprunté de l'argent à Andrew ?

Le baron gardait toujours un silence prudent.

— C'est vraiment tout ? insista Jamie.

— Grands dieux, tu crois qu'il pourrait y avoir autre chose ? s'écria Mary.

— Que nous cachez-vous donc, Père ? fit Alice.

— Allez, videz donc votre sac une fois pour toutes, supplia Agnes.

Jamie fit signe à ses sœurs de se taire. Elle lut-tait contre l'envie de saisir le baron par sa tunique et de le secouer pour lui arracher la vérité de la bouche. Le silence de son père la faisait bouillir intérieurement.

— Est-ce que je pourrais prendre connaissance de la lettre que le roi vous a envoyée ? lui demanda-t-elle.

— Si seulement nous avions appris à lire et à écrire avec la mère de Jamie..., soupira Agnes.

— C'est absurde, intervint Alice. Une demoiselle bien née n'a pas besoin d'être instruite. La seule chose qui nous serait utile serait de posséder cette affreuse langue gaélique aussi bien que Jamie. Excuse-moi, je ne voulais pas t'offenser, s'empressa-t-elle d'ajouter à l'adresse de sa sœur qui la regardait en fronçant les sourcils. Je regrette

sincèrement de ne pas avoir étudié cette langue avec toi, insista-t-elle. Bec nous a plus d'une fois proposé de nous donner des leçons.

— Cela faisait tellement plaisir à notre intendant de me transmettre un peu de son savoir, déclara Jamie. Quant à Mère, cela a été pour elle une véritable distraction – elle est restée si longtemps alitée à la fin de sa vie.

— Tu veux dire que le monstre des Highlands ne connaît pas un traître mot de notre langue ? gémit Agnes avant d'éclater en sanglots.

Jamie eut toutes les peines du monde à garder son sang-froid.

— Tu peux m'expliquer en quoi cela change les choses ? Cet homme a l'intention de tuer son épouse, pas de lui faire la conversation !

— Tu crois que la rumeur est vraie, alors ? fit Mary.

— Mais non. Je plaisantais, répliqua Jamie d'un air désolé.

Puis elle ferma les yeux en priant le ciel de l'aider à ne pas perdre patience.

— Je m'excuse de t'avoir poussée à bout, fit-elle à Agnes, un instant plus tard, ce n'était pas très gentil de ma part. Je le regrette sincèrement.

— Je l'espère bien, répondit Agnes en séchant ses larmes.

— Père, montrez la lettre du roi à Jamie, demanda soudain Mary.

— Non, fit d'abord le baron sur un ton sans appel avant de se radoucir de peur que ses chers anges ne découvrent ses vrais motifs. Tu n'as aucune raison de t'inquiéter, Jamie. C'est très simple : la semaine prochaine, deux Écossais viendront ici et repartiront aussitôt avec leur nouvelle épouse.

Inutile de dire que les filles du baron n'appréciaient guère cette nouvelle. Les jumelles se mirent aussitôt à pousser des cris d'orfraie.

— Je vais m'enfuir, s'écria Mary.

— Il n'y a pas de temps à perdre, déclara Jamie en haussant le ton pour se faire entendre. Si vous voulez être débarrassées de vos prétendants, il faut sans tarder se mettre d'accord sur un plan d'action.

À ces mots, Agnes s'arrêta immédiatement de hurler.

— Un plan d'action ? demanda-t-elle. Tu as une idée en tête ?

— Oui, mais il s'agit d'un plan tellement diabolique que j'ose à peine en parler. Voilà : si j'étais chargée de la sélection, je me méfierais des candidates qui... comment dire ?... sont affligées de quelque mal pernicieux.

Le visage de Mary s'illumina. Elle avait le chic pour saisir avant tout le monde les moindres pensées de Jamie, surtout quand celles-ci étaient retorses.

— Ou qui sont si laides qu'elles font peine à voir, ajouta-t-elle avec un hochement de tête.

Une lueur de malice brillait dans ses yeux noisette.

— Agnes, toi et Alice pouvez très bien être affligées de quelque mal pernicieux, poursuivit-elle, tandis que moi, je serai grosse et laide.

— Affligées d'un mal pernicieux ? répéta Alice d'un air perplexe. Qu'est-ce que cela signifie, Agnes ?

Celle-ci pouffa de rire. Bien qu'elle eût le nez et les joues rouges et les yeux gonflés d'avoir tant pleuré, elle était jolie à ravir quand elle souriait.

— Il s'agit d'une maladie redoutable, je crois. Nous allons devoir nous gaver de baies, sœurette, voilà tout. L'éruption ne durera que quelques heures, aussi faudra-t-il bien choisir le moment.

— Ah, je vois ! s'exclama Alice. Nous allons faire croire à ces nigauds d'Écossais que nous avons des plaques rouges sur le visage depuis toujours.

— Je n'arrêterai pas de baver, déclara Agnes, et de me gratter, pour qu'ils s'imaginent que j'ai été infectée par des petites créatures malfaisantes.

Les quatre sœurs ne purent s'empêcher de rire en imaginant la scène. Le baron se laissa prendre à leur jeu et regarda ses filles avec un sourire.

— Alors, vous voyez ? Je vous avais bien dit que tout finirait par s'arranger.

Il n'avait jamais rien dit de pareil, mais cela ne semblait pas le gêner le moins du monde.

— À présent je vais aller me reposer un moment pendant que vous échafaudez votre plan de bataille.

— Mais attention, ces Écossais pourraient fort bien ne pas se soucier de votre apparence, ajouta Jamie, craignant soudain d'avoir donné de faux espoirs à ses sœurs.

— Il ne nous reste plus qu'à prier le ciel que ce soient des êtres superficiels ! soupira Mary.

— Est-ce que c'est un péché de les tromper ? demanda Alice.

— Bien sûr, répondit Mary.

— Alors nous ferions mieux de ne pas nous confesser au père Charles, murmura Agnes, sinon il ne manquera pas de nous infliger un mois de pénitence. En tout cas je suis certaine que Dieu nous comprendra, Lui.

Jamie prit congé de ses sœurs et alla rejoindre l'intendant des écuries. Bec – c'est ainsi que ses amis l'avaient surnommé à cause de son long nez aquilin – était un homme d'un certain âge dont Jamie avait fait son confident. Elle avait une foi totale en lui. Non seulement il ne répétait rien de ce qu'elle lui disait mais il était toujours de bon conseil. En outre, il prenait à cœur de lui enseigner tout ce qu'il jugeait indispensable pour se débrouiller dans la vie. En vérité, il la considérait plus comme un fils que comme une fille.

Le seul sujet de désaccord entre eux concernait le baron Jamison. L'intendant n'avait jamais caché qu'il désapprouvait la façon dont le baron traitait la plus jeune de ses filles. Mais Jamie ne comprenait pas que Bec critique son père alors qu'elle-même, qui était pourtant concernée au premier chef, n'avait rien à lui reprocher. Aussi tous les deux évitaient-ils soigneusement de parler du baron.

Jamie attendit qu'Emmett soit sorti de l'écurie pour se confier à Bec. Pendant que la jeune fille parlait, celui-ci se grattait le menton, signe qu'il lui accordait toute son attention.

— Tout cela est entièrement de ma faute, conclut Jamie.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— J'aurais dû surveiller la collecte des impôts. À présent, mes sœurs vont devoir payer le prix de ma paresse.

— Paresse ! Ça alors c'est le plus fort ! s'écria Bec. À ma connaissance, la collecte des impôts est bien la seule corvée qui vous soit épargnée. Ma pauvre petite, vous allez vous tuer à la tâche ! Dieu me pardonne de vous avoir appris tout ce que je vous ai enseigné ! Si je n'avais pas fait de vous une cavalière et une chasseuse émérites, vous ne seriez pas autant sollicitée. Vous êtes une demoiselle, Jamie, mais vous avez les responsabilités d'un gentilhomme. Tout cela est de ma faute et je ne me le pardonnerai jamais.

Jamie ne se laissa pas abuser par la mine triste qu'arborait Bec et lui rit au nez.

— Cessez vos simagrées, Bec. Vous vous êtes maintes fois vanté de mes prouesses. La vérité, Bec, c'est que vous êtes fier de moi, voilà tout.

— En effet, je suis fier de vous, grommela celui-ci, et je n'ai pas envie de vous entendre vous reprocher les fautes de votre père.

— Allons, Bec...

— Vous dites que vous n'êtes pas concernée par ce projet de mariage ? Vous ne trouvez pas cela un tantinet étrange ?

— Bien sûr que cela me semble étrange, mais le roi doit avoir ses raisons. Ce n'est pas à moi de contester ses décisions.

— Avez-vous lu cette lettre, Jamie ?

— Non, Père n'a pas voulu m'alarmer avec tout cela, mais vous avez une idée en tête, Bec, je le vois dans vos yeux.

— En effet, je pense que votre père manigance quelque chose. Quelque chose de louche... Je connais l'homme depuis plus longtemps que vous, mon petit. Souvenez-vous, qui escortait votre mère le jour de son mariage avec M. le baron ? Vous ne saviez pas encore marcher que déjà je l'avais percé à jour. C'est pourquoi je peux vous affirmer qu'il a une idée derrière la tête.

— Mais Père m'a toujours considérée comme sa fille ! se récria Jamie. Mère disait que le fait qu'il ne fût pas mon vrai père n'avait aucune importance à ses yeux. Ne l'oubliez pas, Bec, c'est un homme bon et généreux.

— Peut-être, mais cela ne change rien à l'affaire.

C'est ce moment que choisit Emmett pour faire irruption dans l'écurie. Jamie se mit aussitôt à parler en gaélique, car elle savait que le palefrenier avait la détestable habitude d'écouter les conversations.

— Votre loyauté laisse à désirer, murmura-t-elle en secouant la tête.

— Parbleu ! Comment osez-vous préférer une chose pareille ! protesta Bec. Je suis la loyauté même avec vous. À part moi, personne ne se soucie de votre avenir. Allons, cessez de me regarder avec ces yeux noirs et dites plutôt à votre vieil ami quand ces diables d'Écossais doivent arriver.

Jamie fut reconnaissante à Bec de changer de sujet.

— Dans une semaine, répondit-elle. Je devrai me cacher pendant toute la durée de leur séjour. Père pense qu'il vaut mieux qu'ils ne me voient pas, encore que je ne comprenne pas pourquoi. Cela ne va pas être facile, vu toutes les tâches que j'ai à accomplir chaque jour... Qui va chasser le gibier pour nourrir la famille ? Combien de temps vont-ils rester, à votre avis ? Pas plus d'une semaine, j'espère. Sinon, il faudra que je fasse des réserves de porc...

— Quant à moi, j'espère bien qu'ils vont séjourner au moins un mois, rétorqua Bec. Vous avez besoin de repos. Je ne cesse de vous le répéter, vous ne vivrez pas vieille à travailler ainsi du matin au soir. Je me fais du souci pour vous, mon petit. Il m'arrive de repenser aux jours anciens, avant que votre pauvre mère ne tombe malade – que Dieu ait son âme ! Vous aviez beau être haute comme trois pommes, vous n'en étiez pas moins un vrai petit diable. Vous souvenez-vous de la fois où j'ai dû escalader la tour du château pour aller vous chercher tout en haut ? Vous ne cessiez de m'appeler. Et moi, j'ai rendu tripes et boyaux tellement j'avais le vertige. Vous aviez noué une corde entre les deux tours, pensant que vous seriez assez agile pour aller de l'une à l'autre.

Jamie sourit à cette évocation.

— Je me rappelle que vous m'avez donné une bonne correction. Je n'ai pas pu m'asseoir pendant deux jours de suite.

— Pourtant vous n'avez jamais dit à votre père que je vous avais frappée. Vous ne vouliez pas m'attirer d'ennuis, n'est-ce pas Jamie ?

— Il valait mieux en effet pour vous que cela ne se sache pas.

Bec rit.

— Et votre magnanimité vous a valu une deuxième correction, de la part de votre mère cette fois. Jamais elle ne vous aurait punie si elle avait su que j'avais déjà sévi.

— En tout cas, ce jour-là, vous m'avez sauvé la vie.

— Ce n'est pas la seule fois, en vérité.

— Tout cela est si vieux..., ajouta Jamie avec un sourire attendri. Je suis une adulte à présent et j'ai de nombreuses responsabilités. Même Andrew le comprend. Alors pourquoi pas vous, Bec ?

Pour ménager la susceptibilité de Jamie, Bec s'abstint de lui dire ce qu'il pensait vraiment de cet Andrew. Bien qu'il n'ait eu l'occasion de rencontrer le baron Joli-Cœur qu'une seule fois, cela lui avait suffi pour jauger le personnage. C'était un homme sans caractère, à l'esprit étroit et qui ne pensait qu'à lui. Rien qu'à imaginer sa petite Jamie en compagnie de ce gringalet, le cœur de Bec se soulevait d'indignation.

— Il vous aurait fallu quelqu'un de fort, mon petit. À part moi, je ne suis pas sûr que vous ayez déjà eu affaire à un homme digne de ce nom. Vous êtes une nature sauvage qui ne rêve que de liberté.

— Vous exagérez, Bec. Je ne suis pas sauvage – ou du moins je ne le suis plus.

— Croyez-vous que je ne vous aie jamais vue filer à travers prés à bride abattue, debout sur le dos de votre jument ? Je ne me rappelle pourtant pas vous avoir appris à monter ainsi. Vous aimez jouer les casse-cou de temps en temps, osez dire le contraire, Jamie.

— Vous me surveillez, Bec ?

— Il faut bien que quelqu'un ait l'œil sur vous !

Jamie poussa un léger soupir, puis revint au problème des Écossais. Bec lui prêta une oreille attentive, espérant que cela lui apporterait quelque soulagement.

Quand elle eut pris congé de lui afin de retourner à ses tâches, une foule d'hypothèses se bousculaient dans la tête de Bec.

Une chose était sûre : le baron Jamison avait ourdi une obscure machination et Bec était bien décidé à lui mettre des bâtons dans les roues.

L'intendant avait la ferme intention de sauver Jamie. Mais il devait commencer par se faire une opinion sur ces Écossais. Si parmi eux se trouvait un bon chrétien, un galant homme, alors Bec s'arrangerait pour le prendre à part et lui annoncer que le baron Jamison n'avait pas trois filles mais quatre.

Il allait essayer de sauver Jamie du triste sort qui l'attendait.

Si Dieu le voulait, il lui rendrait sa liberté.

Murdock, le prêtre, nous a annoncé qu'Alec Kincaid allait bientôt revenir avec sa jeune épouse anglaise. Parmi nous, beaucoup ont fait la grimace. Ils sont mécontents non pas parce que notre seigneur se remarie, mais parce qu'il épouse une Anglaise. Certains ont pris sa défense en disant qu'il ne fait qu'obéir au roi, mais d'autres se sont étonnés que leur seigneur puisse se soumettre à un ordre pareil.

Plût au ciel qu'il tombe amoureux d'elle ! Mais hélas, c'est trop demander au Tout-Puissant, car Alec est aussi monté contre les Anglais que nous tous.

Pourtant... cela rendrait sa mort tellement plus douce...

Alec Kincaid avait hâte de rentrer dans son pays. À la requête du roi, il était resté presque un mois entier à Londres. Il en avait profité pour observer les usages en vigueur à la cour d'Angleterre et apprendre à mieux connaître ce roi si imprévisible. En vérité, il s'était acquitté de son devoir sans grand enthousiasme. Il avait trouvé les barons du royaume prétentieux et pleins de morgue, et leurs épouses ennuyeuses et futiles. Quant au roi, il lui reprochait son manque de décision, même s'il y avait eu un temps – il avait l'honnêteté de le reconnaître – où il s'était laissé impressionner par ses accès de violence, en particulier à l'égard des seigneurs qui s'étaient rendus coupables de trahison. Le roi Henry s'était en effet montré impitoyable à leur égard.

Alec était content d'en avoir fini. En tant que seigneur régnant sur un vaste clan, il avait de lourdes charges et redoutait de retrouver son domaine des Highlands en proie au chaos. Le pire était à craindre, avec les Campbell et les MacDonald qui ne cessaient de s'entre-déchirer.

Mais il lui fallait d'abord s'arrêter en chemin pour régler le problème de son mariage.

Alec considérait cette union avec une Anglaise comme un souci mineur. Les choses étaient simples pour lui. Il épousait cette jeune femme pour plaire au roi Edgar et nul doute que celle-ci obéissait de son côté à la volonté du roi Henry. Il ne pouvait en être autrement, maintenant que les deux souverains avaient scellé une alliance entre eux.

Henry avait insisté pour qu'Alec Kincaid fût choisi parmi les seigneurs qui auraient ordre d'épouser une Anglaise. Alec et Edgar savaient parfaitement

pourquoi Henry avait formulé une telle exigence. Kincaid, bien qu'il fût un des plus jeunes seigneurs de tout le royaume d'Écosse, était un homme puissant avec lequel il fallait compter. À lui seul il pouvait mobiliser sous ses ordres environ huit cents guerriers, et le double s'il faisait appel à ses alliés.

On murmurait dans toute l'Angleterre que ce Kincaid était un guerrier hors pair et dans les Highlands on était fier de ses exploits qu'on se racontait de bouche à oreille. C'était une figure légendaire.

Henry savait également qu'Alec ne portait pas les Anglais dans son cœur. Il espérait, avait-il confié à Edgar, que ce mariage le mettrait dans de meilleures dispositions à leur égard. Peut-être, avec le temps, les verrait-il d'un autre œil...

Edgar était plus malin qu'Henry ne le pensait et il soupçonnait celui-ci de vouloir tout bonnement gagner Alec à la cause des Anglais.

Alec, ainsi que son roi, s'amusait de la naïveté d'Henry. Edgar était le vassal de celui-ci, depuis le jour où, en signe d'allégeance, il avait mis un genou en terre devant le roi d'Angleterre. Il avait également été élevé à la cour d'Angleterre. Néanmoins, il n'oubliait jamais qu'il était roi d'Écosse et donnait toujours la préférence à ses loyaux sujets.

Apparemment, Henry ne comprenait rien aux liens du sang. Son seul souci semblait être de conclure une alliance durable avec Kincaid. Mais c'était bien mal connaître celui-ci car jamais Alec ne tournerait casaque – il resterait fidèle à l'Écosse et à son roi, quelles que fussent les manœuvres d'Henry.

Daniel, l'ami d'enfance d'Alec, qui allait d'ici peu être désigné à la tête du clan Ferguson, avait également reçu l'ordre d'épouser une Anglaise. Lui aussi avait séjourné un mois à Londres et il n'était pas moins pressé qu'Alec de rentrer dans son pays.

Les deux jeunes seigneurs étaient partis dès l'aube et avaient chevauché toute la journée, ne s'arrêtant que deux fois pour soulager leur monture. Ils espéraient bien ne passer qu'une heure ou deux chez le baron Jamison. Cela leur donnerait le temps de souper, de choisir leurs épouses, de célébrer le mariage s'il y avait un prêtre sur place, puis de reprendre aussitôt la route.

Ils ne voulaient pas rester une nuit de plus en Angleterre. Peu leur importait que leurs épouses ne soient pas de cet avis. Aux yeux de Daniel comme d'Alec, les femmes n'avaient pas leur mot à dire. C'étaient eux les maîtres.

Pour savoir qui aurait le privilège de choisir le premier son épouse, les deux amis avaient eu recours à un jeu très populaire en Écosse, qui consistait à lancer le tronc d'un jeune pin, tenu verticalement par le petit bout, de manière à le faire retomber aussi loin que possible sur le gros bout après qu'il eut accompli trois quarts de tour.

C'est Alec qui avait gagné. En vérité l'enjeu ne valait pas qu'on donne toute la mesure de sa force. Ce n'était qu'une corvée dont les deux amis étaient pressés de se débarrasser !

Le Diable et son comparse arrivèrent sur les terres du baron Jamison avec trois jours d'avance.

Bec fut le premier à apercevoir les chevaliers écossais. Il les reconnut au premier coup d'œil et leur donna d'emblée ces surnoms. Il était assis sur le dernier barreau de l'échelle qui servait à accéder au grenier et songeait qu'il était grand temps de s'octroyer une petite sieste ; l'après-midi était en effet déjà bien avancé et il avait travaillé sans relâche, en plein soleil, depuis le déjeuner.

Mais il devait d'abord partir à la recherche de Mary et de Jamie. En effet, lady Mary avait sans doute réussi, à l'heure qu'il était, à entraîner sa

sœur dans une promenade à travers prés, et il craignait qu'elles ne commettent quelque imprudence ; car quand on réussissait à détourner Jamie de ses tâches habituelles, sa nature sauvage reprenait le dessus et plus rien ne l'arrêtait. Elle était alors capable des pires folies, songeait Bec. Voilà pourquoi, à son avis, elle avait besoin d'un homme fort pour veiller sur elle.

Dieu sait quelles bêtises avaient dû faire les deux filles, Jamie incitant, bien sûr, Mary ! Elle aurait arraché des aveux au criminel le plus endurci, tant elle savait se montrer persuasive et enjôleuse.

La pensée de tout ce qui avait pu arriver aux deux sœurs lui donnait froid dans le dos. Il ne restait plus à Bec qu'à partir à leurs trousses sans tarder.

Il poussa un profond soupir et commença à descendre l'échelle. C'est alors qu'il vit deux géants à cheval qui venaient droit sur lui. Il faillit en perdre l'équilibre. Frappé de stupeur, il ouvrit la bouche toute grande et esquissa un signe de croix, puis continua tant bien que mal à descendre, en remerciant le ciel que les chevaliers fussent trop loin pour entendre ses genoux s'entrechoquer.

Son cœur battait à tout rompre. Il se rappela alors que du sang écossais coulait dans ses veines, bien qu'il lui vînt d'ancêtres lointains originaires des Lowlands – de Basse-Écosse –, contrée plus civilisée, aux yeux des Anglais, que les Highlands – en Haute-Écosse. Il s'efforça aussi de se rappeler qu'il s'était toujours interdit de juger quelqu'un sur son apparence. Mais aucun de ces deux souvenirs ne fut assez fort pour chasser ce sentiment d'effroi qui l'avait gagné à la vue de ces deux géants qui le scrutaient.

Bec frissonna. Il avait honte de sa couardise mais se disait, à sa décharge, qu'il n'était après tout qu'un homme ordinaire et que l'apparition de

ces cavaliers aurait donné la chair de poule aux saints apôtres eux-mêmes.

Celui que Bec avait surnommé le « comparse » était grand et large d'épaules. Avec ses cheveux poil de carotte et ses iris d'un vert aussi insondable que l'océan, il avait un air terrifiant que ses rides au coin des yeux ne faisaient qu'accentuer.

Mais bien qu'il fût doté d'une carrure impressionnante, il semblait chétif comparé à son compagnon.

Celui que Bec appelait le Diable avait les cheveux de la même couleur bronze que sa peau. Il dépassait son « comparse » d'une bonne tête et n'avait pas une once de graisse. Il était bâti comme un hercule. Bec s'avança vers lui d'un pas hésitant, mais quand il vit son visage de plus près, il regretta aussitôt son geste et eut envie de prendre ses jambes à son cou. En effet, le regard de l'homme était glacial et une lueur mauvaise brillait dans ses yeux.

Tant pis pour ma petite Jamie..., se dit Bec. Le plan qu'il avait échafaudé pour la sauver se trouvait des plus compromis. Plutôt être damné que de laisser l'un de ces barbares s'approcher d'elle, songea-t-il.

— Mon nom est Bec et je suis l'intendant des écuries de M. le baron, déclara-t-il enfin d'un air suffisant.

Il espérait leur donner à croire qu'il avait sous ses ordres un grand nombre de palefreniers et que ses fonctions étaient assez importantes pour que des gentilshommes ne jugent pas indigne d'eux de faire un brin de conversation avec lui.

— Nous ne vous attendions pas si tôt, ajouta-t-il. Sinon, toute la famille de M. le baron serait sortie sur le pas de la porte pour vous accueillir comme vous le méritez.

Bec marqua une pause pour laisser la parole à ses interlocuteurs, mais les deux géants ne daignèrent pas répondre et le toisèrent avec une telle arro-

gance qu'il ne tarda pas à se sentir aussi insignifiant qu'une fourmi.

Cette attitude hautaine le déconcerta mais cela ne l'empêcha pas de risquer une nouvelle tentative.

— Si vous le permettez, messeigneurs, je vais jeter un coup d'œil à vos montures.

— Nous prendrons soin de nos chevaux nous-mêmes, mon brave.

C'était le « comparse » qui avait prononcé ces mots. Sa voix n'était pas des plus agréables. Bec hocha la tête puis recula de quelques pas et regarda les cavaliers remettre leurs selles en place. Ils s'adressaient en gaélique à leurs montures, de superbes étalons, dont l'un était brun et l'autre noir de jais. Bec ne remarqua chez eux aucun défaut... ni la moindre marque de lanière.

L'espoir se réveilla en lui. Il avait appris au fil des années que le caractère d'un homme se devine à la façon dont il traite sa mère et son cheval. La monture du baron Andrew était sillonnée de traces de coups de fouet, et cela suffisait, aux yeux de Bec, à prouver le bien-fondé de sa théorie.

— Vous avez laissé vos soldats de l'autre côté du mur d'enceinte ? demanda-t-il en gaélique, pour qu'ils sachent qu'il était leur ami et non pas leur ennemi.

Le « comparse » manifesta sa gratitude par un sourire.

— Nous sommes venus tout seuls, dit-il.

— Depuis Londres ? s'étonna Bec.

— Oui, répondit-il.

— Sans un homme pour surveiller vos arrières ?

— Nous n'avons besoin de personne pour nous protéger. Nous ne sommes pas comme les Anglais. N'est-ce pas, Kincaid ?

Le Diable ne se donna pas la peine de répondre.

— Quel est votre nom, messeigneurs ? s'enquit Bec.

C'était une question fort audacieuse mais Bec se risqua à la poser car les deux gentilshommes ne le regardaient plus avec hauteur et cela lui donnait tous les courages.

Le « comparse » changea de sujet.

— Vous parlez notre langue à merveille, Bec. Seriez-vous Écossais, par hasard ?

Bec se redressa avec fierté.

— En effet, monseigneur, je suis écossais, un authentique Écossais aux cheveux roux – enfin, avant qu'ils ne deviennent gris.

— Mon nom est Daniel et j'appartiens au clan Ferguson. Quant à mon compagnon, il se nomme Alec – c'est ainsi que l'appellent tous ceux qui le connaissent bien, ajouta-t-il en se tournant vers le deuxième chevalier. Alec est à la tête du clan Kincaid.

Bec s'inclina devant les deux hommes.

— C'est un honneur pour moi, et aussi un grand bonheur, de faire votre connaissance. Je n'ai pas parlé à un Écossais depuis si longtemps que je me suis comporté tout à l'heure comme un enfant, ajouta-t-il avec un petit sourire. J'avais oublié combien les combattants des Highlands sont grands et quand je vous ai aperçus, j'ai cru mourir de peur.

Sur ces mots, il ouvrit la porte des deux écuries contiguës à l'entrée et ordonna qu'on donne à boire et à manger aux chevaux, puis il essaya de pousser plus loin la conversation avec les deux hommes.

— En vérité, vous n'étiez pas attendus avant trois jours, dit-il. Votre arrivée va, je crois, créer un grand remue-ménage dans toute la maison.

Aucun des deux gentilshommes ne fit de commentaires, mais au regard qu'ils échangèrent, Bec comprit que l'effervescence que leur venue était susceptible de causer était le cadet de leurs soucis.

— Qui attendiez-vous, hormis nous ? demanda lord Daniel en fronçant les sourcils.

Cette question rendit Bec perplexe.

— Mais personne, monseigneur, du moins pas avant trois jours.

— Le pont-levis était baissé, mon brave, et il n'y avait pas une seule sentinelle en vue. Sûrement...

— Ah, ça ! soupira Bec. Oui, c'est vrai que le pont est la plupart du temps baissé et qu'il n'y a pas la moindre sentinelle pour faire le guet. Vous savez, M. le baron est un peu étourdi.

Quand il vit les deux chevaliers fixer sur lui des regards incrédules, il se sentit obligé d'ajouter quelque chose à la décharge de son maître.

— Nous sommes si loin de tout que nous ne sommes jamais dérangés, en vérité. M. le baron dit qu'il ne possède d'ailleurs rien qui ait une quelconque valeur, fit-il avec un haussement d'épaules. Et personne ne vient ici sans une invitation en bonne et due forme.

— Rien ? Vraiment ?

Alec Kincaid s'était enfin décidé à ouvrir la bouche. Sous la douceur du ton perçait une menace et lorsqu'il se tourna vers Bec pour lui accorder toute son attention, les genoux du vieil homme se remirent à trembler.

— Il a pourtant des filles, non ? demanda-t-il sur un ton peu amène.

La lueur de désapprobation que Bec vit briller dans les yeux de ce Kincaid aurait suffi à embraser une forêt entière, songea-t-il. Incapable de soutenir plus longtemps l'éclat de ce regard, il se mit à observer le bout de ses bottes afin de se donner une contenance.

— En effet, M. le baron a des filles, même s'il en fait parfois mystère.

— Et il ne se soucie pas de leur protection ? s'étonna Daniel.

Il secoua la tête d'un air incrédule et prit Alec à témoin :

— Avez-vous déjà entendu une chose pareille ?

— Non, jamais.

— Quel genre d'homme est ce baron Jamison ?
demanda Daniel à Bec.

C'est Kincaid qui répondit à la question.

— Un Anglais, Daniel. Voilà tout.

— C'est peut-être en effet une explication..., observa celui-ci. Mais dites-moi, Bec, les filles de M. le baron sont-elles donc si disgracieuses qu'elles ne nécessitent aucune protection ? Et n'ont-elles aucune vertu à défendre ?

— Au contraire, monseigneur, elles sont toutes belles comme le jour, et chacune d'elles est aussi pure que l'agneau qui vient de naître. Frappez-moi à mort si je mens. C'est leur père qui manque à tous ses devoirs, ajouta-t-il en se renfrognant.

— Combien de filles a-t-il ? demanda Daniel. Nous avons oublié de le demander au roi.

— Vous en verrez trois, murmura Bec.

Il allait développer sa pensée quand les deux hommes firent demi-tour. C'était le moment ou jamais, se dit Bec. Il respira à fond pour se donner du courage, puis les interpella.

— Messeigneurs, êtes-vous tous les deux chefs de clan, ou l'un de vous est-il plus puissant que l'autre ? fit-il en s'étonnant lui-même de son audace.

Alec perçut de l'appréhension dans la voix de l'intendant, aussi se retourna-t-il aussitôt, intrigué et un rien offusqué.

— Quelle est la raison d'une question aussi impertinente ?

— N'y voyez aucune insolence de ma part, monseigneur, s'empressa de dire Bec. Les raisons que j'ai de vous poser cette question sont tout ce qu'il y a de plus honorable. J'ai conscience d'outrepasser mes droits, pourtant mon intention n'est nullement de me mêler de ce qui ne me regarde pas. Voyez-

vous, il s'agit du sort d'une jeune personne dont je suis le seul à me préoccuper vraiment.

En entendant cette singulière explication, Daniel fronça les sourcils. Il n'y comprenait goutte.

— D'ici un an ou deux, je serai nommé à la tête de mon clan, répliqua-t-il. Quant à Kincaid, il est déjà chef de son propre clan. Ma réponse vous satisfait-elle, Bec ?

— Est-ce lui qui choisira le premier son épouse ? poursuivit celui-ci à l'adresse de Daniel.

— C'est lui.

— Et il est plus puissant que vous ?

Daniel hocha la tête.

— Pour le moment, répliqua-t-il avec un grand sourire. Mais dites-moi, Bec, n'avez-vous jamais entendu parler du clan Kincaid ? N'avez-vous jamais eu vent de leur réputation de guerriers redoutables ?

— Pour sûr que j'en ai entendu parler, avec toutes les histoires qu'on raconte à leur sujet...

Le ton lugubre sur lequel Bec prononça ces mots fit sourire Daniel. Apparemment, le vieil homme avait une peur bleue d'Alec.

— Je parie que certaines de ces histoires évoquent la façon dont Alec se conduit au combat.

— Oui. Je ne devrais pas y ajouter foi, ajouta Bec en jetant un coup d'œil en direction d'Alec. Ce sont les Anglais qui les colportent et je suis certain qu'ils exagèrent beaucoup et que monseigneur est loin d'être aussi... aussi... cruel qu'ils le prétendent.

Daniel regarda Alec en souriant avant de répondre au vieil intendant.

— Oh, Bec, je ne suis pas sûr que ces histoires soient au-dessous de la vérité. Insinueraient-elles qu'il ne fait jamais preuve de pitié ni de compassion ?

— Oui.

— Alors, il faut les croire – elles sont véridiques. N'est-ce pas, Alec ?

— Certainement, approuva celui-ci d'un ton sec.

— Bec, continua Daniel, savez-vous que vos questions m'amusez, bien que je n'aie pas la moindre idée de ce que vous cherchez ? Y a-t-il autre chose que vous aimeriez savoir ?

Bec hocha timidement la tête puis se tourna vers Alec. Il y eut un long moment de silence durant lequel il réfléchit à la façon dont il convenait de parler de Jamie sans la trahir.

Alec lut de la crainte dans les yeux du vieil homme. Il fit un pas en avant afin de se trouver face à l'intendant.

— Vous souhaitez me demander quelque chose, n'est-ce pas ?

Bec se dit que l'intuition de ce Kincaid était à l'image du personnage : impressionnante, voire terrifiante. Il sentit sa propre voix trembler quand il se décida enfin à préciser sa pensée.

— Vous est-il déjà arrivé de maltraiter une femme, monseigneur ?

Ce langage n'eut pas l'air de plaire à Kincaid. Son visage changea de couleur et ses yeux se mirent à lancer des éclairs. Instinctivement, Bec recula et dut se retenir au mur pour garder l'équilibre.

— J'ai été patient avec vous parce que vous êtes Écossais, dit Kincaid, mais si vous me posez encore une de vos stupides questions, je vous jure que vous le regretterez !

Bec hocha la tête.

— Écoutez, monseigneur, tout cela est de la plus haute importance pour moi. J'ai l'intention de vous offrir un inestimable cadeau, mais il faut d'abord que je sois certain que vous saurez l'apprécier à sa juste valeur.

— Cet homme parle par énigmes, déclara Daniel.

Il fit un pas en avant et vint se mettre à côté d'Alec. Il semblait tout aussi furieux que ce dernier.

— Vous vivez en Angleterre depuis trop longtemps, mon ami, et votre impudence vous jouera des tours, dit-il à l'adresse de Bec.

— Je sais que tout cela peut vous sembler mystérieux, reconnut Bec, mais si je vous révélais le fond de l'affaire, je trahirais ma maîtresse. C'est hors de question, ajouta-t-il, elle m'en voudrait à mort.

— Vous avez peur d'une femme ? s'étonna Daniel sur un ton ironique et en jetant sur lui un œil ébahi.

— Je n'ai peur d'aucune femme, rétorqua Bec, mais je n'ai qu'une parole et cette jeune personne est ce que j'ai de plus cher au monde. Je n'ai pas honte de dire que je l'aime comme un père.

Bec essaya vaillamment de croiser le regard froid d'Alec. Que d'efforts cela lui coûtait et comme il eût préféré que l'autre chevalier fût le plus puissant des deux... Au moins, celui-là souriait de temps en temps.

— Êtes-vous assez fort pour assurer la protection de ce qui vous appartient ? demanda Bec à Kincaid – il était désireux d'entrer dans le vif du sujet sans tarder.

— Oui.

— Le baron Andrew n'hésitera pas à lever des troupes pour vous reprendre le bien que je compte vous offrir. Qui plus est, il jouit de l'amitié du roi Henry, ajouta Bec.

Kincaid ne sembla nullement impressionné par cette dernière information. Il haussa les épaules avec indifférence.

— Cela m'importe peu, se contenta-t-il de dire.

— Qui est donc ce baron Andrew ? demanda Daniel.

— Un Anglais, répondit Bec.

— Tant mieux, fit Alec. Si nous faisons affaire, je serai ravi de me mesurer avec un Anglais et de

Et toujours la reine du roman sentimental :

Barbara Cartland

« Les romans de Barbara Cartland nous transportent dans un monde passé, mais si proche de nous en ce qui concerne les sentiments. L'amour y est un protagoniste à part entière : un amour parfois contrarié, qui souvent arrive de façon imprévue.

Grâce à son style, Barbara Cartland nous apprend que les rêves peuvent toujours se réaliser et qu'il ne faut jamais désespérer. »

Angela Fracchiolla, lectrice, Italie

Le 4 mai

Le duc et la fille du pasteur



3019

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 29 mars 2016.

Dépôt légal : mars 2016.
EAN 9782290128442
OTP L21EPSN001394N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion